

en ajoutant que l'échantillon qu'il a présenté à la dernière séance *revit* réellement, car de nouvelles racines se sont développées. Il a fait depuis des expériences analogues sur l'*Asplenium Ruta muraria*, le *Ceterach officinarum*; ces plantes, soumises pendant sept jours à une température de 50 à 60 degrés, et complètement desséchées, sont revenues à la vie au bout de quelques heures. Il en est d'ailleurs de même pour les Algues, les Hépatiques, après un long séjour dans les herbiers, et pour les *Isoètes*, d'après une note de M. Duval-Jouve, insérée au Bulletin de la Société (1).

M. le Président fait observer que l'absence de l'épiderme dans certaines Cryptogames, telles que les Lichens et les Algues, permet de mieux expliquer les phénomènes de révivification dont il est question.

Par suite de la présentation faite dans la dernière séance, M. le Président proclame l'admission de :

M. TANTENSTEIN, rue Toullier, 6, à Paris, présenté par MM. Gaudfroy et Tardieu.

M. le Président donne lecture de la note suivante :

NOTE SUR LES TIRAGES A PART, par M. DUCHARTRE.

La Société pensera peut-être, en entendant le titre de cette note, que j'appelle son attention sur un point sans importance et peu scientifique; j'ose cependant espérer que les détails dans lesquels je vais entrer le lui feront bientôt reconnaître comme ayant un intérêt réel et comme se rattachant à la science par des rapports assez directs.

A notre époque, la multiplicité des publications périodiques, des recueils de toute nature dans lesquels paraissent des travaux d'histoire naturelle, est devenue telle, qu'aucune bibliothèque ne peut les réunir tous; de plus, les collections de mémoires d'une foule de sociétés qui s'occupent à la fois de lettres et de sciences livrent aussi à la publicité, de temps à autre, des écrits sérieux dont les auteurs ont été heureux de trouver auprès d'eux un moyen commode de faire connaître les résultats de leurs études; enfin il n'est pas jusqu'à des journaux agricoles ou même politiques dont les colonnes ne soient quelquefois ouvertes, surtout en Allemagne, à des notes scientifiques qu'on ne s'attendrait guère à y rencontrer. Suivre pas à pas les progrès d'une science, de la Botanique particulièrement, en cherchant tous les travaux dont elle fournit la matière dans ces publications si nombreuses et si diverses, est une œuvre absolument

(1) Voyez le Bulletin, t. VII, p. 168.

impossible aujourd'hui, même pour ceux qui n'hésiteraient pas à y consacrer leur existence entière, et qui ne seraient point arrêtés par des considérations de dépenses ; mais un usage, qui se répand de plus en plus, est venu amoindrir notablement cette grave difficulté : cet usage consiste à faire tirer à part les mémoires insérés dans un recueil, à un nombre d'exemplaires qui permet d'en faire une distribution rigoureusement spécialisée. Malheureusement une négligence fâcheuse enlève presque toujours aux tirages à part ainsi distribués une grande partie de leur utilité réelle. C'est une négligence que je me propose de relever dans l'espoir de contribuer, dans une certaine mesure, à en amener la fin.

L'état actuel de la science oblige tout auteur qui fait une citation à indiquer exactement la source à laquelle il l'a puisée : non-seulement il prouve ainsi qu'il a vérifié lui-même le texte original, mais encore il fournit à ses lecteurs le moyen de le vérifier à leur tour ou de lire dans son ensemble le travail auquel lui-même n'a souvent emprunté qu'un passage ou une simple phrase. Mais cette indication ne donne ce qu'on a le droit d'en attendre que si elle est complète bibliographiquement, c'est-à-dire si elle désigne le recueil qui renferme le mémoire, le volume de ce recueil et l'année où il a été publié, enfin le chiffre de la première et de la dernière page, ainsi que le nombre des planches dans le cas où le texte est accompagné de figures. Toutes ces données sont essentielles.

La plus importante sans contredit, puisque sans elle toute recherche est impossible, ou du moins fort difficile, c'est le titre exact du recueil. Or, un trop grand nombre de tirages à part ne portent pas même cette indication que j'ose appeler élémentaire. Le numéro du volume dans lequel le mémoire a trouvé place est indispensable dans tous les cas, et, pour quelques grandes collections qui sont subdivisées en séries, à ce numéro doit être joint celui de la série sans la connaissance de laquelle la recherche devient difficile dans une bibliothèque publique. Ces données doivent être accompagnées du millésime que porte le volume. En effet, en l'absence de cette date, la possession du tirage à part ne dispense pas de recourir au recueil lui-même et devient ainsi presque inutile toutes les fois qu'on veut décider une question de priorité, ou bien lorsque, ayant à présenter l'historique d'un sujet, on doit suivre l'ordre chronologique dans l'exposé des travaux dont il a été l'objet. Comment connaître cet ordre, comment établir une priorité, si l'un quelconque des mémoires dont on n'a que le tirage à part ne porte pas de date ?

Quoique moins essentiels, les numéros que portent la première et la dernière page du mémoire dans le volume qui le renferme, sont importants à connaître ; ils permettent d'apprécier l'étendue de ce travail ; or, il n'est nullement indifférent pour celui qui n'a sous les yeux que la citation d'un titre, de savoir s'il s'agit d'une simple note de deux ou trois pages, effleurant à peine son sujet, ou bien d'un véritable mémoire qui, par son étendue, promet à cet égard de nombreux renseignements. Dans ce dernier cas, on n'hésitera

pas à se procurer, d'une manière ou d'une autre, l'écrit qu'on a vu cité; dans le premier, on se contentera le plus souvent d'en connaître l'existence.

Ici une question se présente : doit-on conserver à chaque tirage à part la pagination du recueil qui l'a publié, ou bien peut-on sans inconvénient lui donner une pagination à lui propre, dans un intérêt purement typographique ? Il arrive souvent qu'un mémoire, dans le recueil qui l'a publié, commence vers le bas d'une page ; pour ne pas laisser une première page presque blanche, on remanie la mise en pages, et par suite on altère entièrement la pagination originale. Dans tous les cas, on numérote presque toujours les pages d'un tirage à part, sans tenir compte des chiffres qu'elles portent dans le volume qui renferme le mémoire. Je n'hésite pas à dire que ces changements entraînent des inconvénients sérieux sans compensation appréciable. Supposons, en effet, qu'on veuille citer un passage, une phrase ou même une seule expression d'un travail dont on ne possède que le tirage à part ; le remaniement des pages dans celui-ci ou le changement de leurs numéros rendra cette citation impossible, tout ou moins vague et sans précision. Le lecteur qui n'aura pas d'autre guide que cette citation forcément incomplète devra, pour la vérifier, lire le mémoire entier afin d'y découvrir le passage, la phrase, l'expression qui l'intéressent et dont il peut avoir besoin de constater la reproduction fidèle. Ce sera pour lui souvent une perte de temps qui aurait dû lui être épargnée. Je ne saurais donc, pour ma part, assez louer les rares éditeurs de recueils scientifiques qui conservent scrupuleusement dans les travaux tirés à part la pagination originale sans la moindre altération et avec ses numéros vrais. J'ajouterai qu'il est un moyen fort simple de concilier l'effet typographique avec l'intérêt bien autrement sérieux de la science. Ce moyen a été employé plusieurs fois, notamment dans la réimpression des œuvres de Robert Brown qui vient d'être faite en Angleterre, par la Société de Ray, sous la direction de M. Bennett : il consiste, tout en donnant aux écrits tirés à part ou réimprimés une pagination nouvelle, à intercaler, entre parenthèses, dans le texte remanié, le chiffre que porte chaque page dans l'original, à l'endroit précis où commence cette page, fût-ce même au milieu d'un mot.

Dans l'état actuel des choses, l'immense majorité des tirages à part ou ne portent aucune des indications dont j'ai fait ressortir l'utilité majeure, ou n'en présentent qu'une partie. Qu'il me soit permis d'invoquer à cet égard mon expérience personnelle. Depuis quelques années, la rédaction de deux livres relatifs à la botanique m'a conduit, non-seulement à lire ou consulter, mais encore à citer un nombre considérable de travaux sur les diverses branches de la science. Possédant une collection assez étendue de tirages à part que je dois à la gracieuse obligeance de divers auteurs, ou que je me suis procurés par la voie de la librairie et dans des ventes publiques, j'ai pu reconnaître, presque chaque jour, combien il serait avantageux d'y lire toujours les peu nombreuses indications que je viens de réclamer. Sur les uns, je n'ai trouvé que le titre du

recueil qui les a publiés, sans autre désignation, de telle sorte que, pour en donner la citation exacte, et pour épargner ainsi aux lecteurs les recherches auxquelles j'étais moi-même condamné, j'ai dû fouiller dans les grandes bibliothèques de Paris, sans même arriver toujours à un résultat satisfaisant; sur d'autres, je n'ai pas même trouvé le titre du recueil, de sorte que quand il s'agissait de publications soit étrangères, soit peu répandues, soit consacrées à la fois à divers ordres de connaissances humaines, même de recueils publiés par nos Sociétés départementales, il m'a souvent été impossible de remonter aux sources, et par conséquent de citer moi-même convenablement le mémoire que j'avais entre les mains. Si cette difficulté ne peut pas toujours être surmontée dans Paris, que doit-elle devenir presque constamment hors des grands centres scientifiques?

Je prie donc mes collègues de la Société botanique de France d'user de leur influence, dans la ville qu'ils habitent, pour amener les Sociétés savantes et les directeurs de recueils scientifiques à consigner en tête de tous les mémoires tirés à part les diverses données dont cette note a pour objet de faire sentir la nécessité. La science est aujourd'hui assez vaste pour que les études qu'elle exige ne doivent pas être compliquées sans motif de recherches dans les bibliothèques, pour lesquelles on se voit condamné à perdre un temps précieux, sans pouvoir même en espérer toujours de bons résultats.

M. Duval-Jouve fait à la Société la communication suivante :

ÉTUDE SUR LES VAISSEAUX DES FOUGÈRES, par **M. DUVAL-JOUVE.**

(Strasbourg, 1^{er} mars 1868.)

— Je ne me fie pas beaucoup plus aux dessins micrographiques qu'à certains portraits historiques, car je n'ai jamais pu voir un vaisseau scalariforme, bien que partout il y en ait de décrits et de figurés.

C'est en ces termes amers que s'exprimait, en ma présence, il y a quelques mois, un botaniste de mes amis. Pourquoi ne le dirais-je pas? J'en eus pour lui comme une espèce de honte, et, en réponse, je lui présentai quelques préparations où les vaisseaux des *Aspidium Filix mas* et *spinulosum*, *Athyrium Filix femina*, *Struthiopteris germanica*, *Pteris aquilina*, etc., s'étaient dans toute leur splendeur. Je m'attendais à un cri de surprise et à un élan de reconnaissance, quand, au contraire, le lent et minutieux examen de chaque préparation se termina par ces mots :

— Je vous le disais bien; je n'ai jamais vu de vaisseaux scalariformes et je n'en vois pas ici plus qu'ailleurs.

J'allais me récrier, humilié et agacé par cet entêtement, lorsque, me calmant d'un signe de main et prenant dans sa bibliothèque quelques volumes : —Voici, dit cet ami sceptique, quatre ouvrages modernes, récents même, publiés en